

LE POUR
ET
LE CONTRE,
COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE,

DE MM. J. LAFITTE ET E. NYON,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre-Français, le 22 janvier 1852.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46,

Le soir au Théâtre Royal.

1852

• **PERSONNAGES.**

ACTEURS.

LE COLONEL BROUSSARD.

M. BRINDEAU.

M^{me} DE BLAVES.

M^{lle} DENAIN.

M^{me} DE CHANTREUIL.

M^{lle} BROHAN.

UN HUSSARD.

M. TRONCHET.

UNE FEMME DE CHAMBRE.

M^{lle} DELISLE.

LE POUR ET LE CONTRE,

COMÉDIE.



SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} DE BLAVES, *seule.*

Au lever du rideau, elle entre par une des portes latérales, court à la fenêtre et paraît toute préoccupée.

Encore ce mystérieux personnage!... rôdant autour du château... le visage caché, comme toujours, sous un large feutre, et la taille dissimulée dans les plis d'un manteau à l'espagnole... (*Avec humeur.*) Qui cela peut-il être?... Est-ce un malfaiteur ou un amoureux? en veut-il à notre bourse ou à notre cœur?... C'est impatient pour une maîtresse de maison de ne pas savoir s'il faut mettre des pièges à loups ou préparer tout ce qu'on a de sagesse... (*Souriant.*) Je crois pourtant que c'est de ce côté qu'il faut se précautionner... (*Comme parlant à quelqu'un.*) Mais, alors, monsieur, parce que l'on aime... ce n'est pas une raison pour effrayer les gens... (*S'assurant.*) Et il m'effraie... sérieusement... N'a-t-il pas des intelligences jusque dans la place?... Et cette musique nouvelle que nous avons trouvée hier... ici... sans savoir comment elle y était venue, là... sur ce piano... (*Voyant un bouquet.*) Ah! mon Dieu! ce bouquet! Qui l'a mis là?... Encore lui, sans doute?... (*Prenant le bouquet, et y trouvant une carte.*) Que vois-je! une carte... Au moins, ce n'est pas un billet anonyme... et je vais enfin savoir... (*Lisant.*) M. de

Lucenay !... Le nom du château voisin... qui appartient à mon cousin Savinien... mon cousin au procès... qui me dispute quarante mille livres de rentes sur la succession de mon oncle... (*Riant.*) Il a pris le nom de sa terre... ah ! ah !... Depuis que l'Empereur fait des barons, il n'est pas de pigeonnier féodal dont on n'ait graissé à neuf la vieille girouette héraldique... C'est donc lui !... (*Elle sonne, Justine paraît.*) Justine, voyez si M^{me} de Chantreuil est chez elle... (*Justine sort.*) Mon cousin ! Est-ce que par hasard tout ceci ne serait pas un jeu pour fuir le procès qui existe entre nous?... lui qui prétendait que je serais mariée avec lui ou ruinée de sa façon... il a peur !... (*Riant.*) Hum ! M. de Lucenay ! puisque vous voulez vous appeler ainsi, votre mystérieux amour est venu trop tard, et j'aime mieux être traquée en cour d'appel qu'à la mairie.

SCÈNE II.

M^{me} DE BLAVES, M^{me} DE CHANTREUIL.

M^{me} de Chantreuil entre vivement par la porte du fond.

MAD. DE BLAVES.

Tu étais sortie ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Il y a une heure que je cours dans le parc... Remercie-moi un peu pour ma découverte.

MAD. DE BLAVES.

Pour ta découverte ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Oui... Tu te rappelles notre promenade d'hier soir...

MAD. DE BLAVES.

Si brusquement interrompue quand, nous croyant

bien seules, nous nous laissons doucement aller à toutes nos confidences... Eh bien ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Eh bien ! si nous avons eu peur parce qu'il faisait nuit noire, si nous avons fui toutes deux à ce frôlement subit de feuillages... ça n'a pas été, de mon côté, sans prendre une grande résolution.

MAD. DE BLAVES.

Ah ! ah !

MAD. DE CHANTREUIL.

Je me suis dit que je retournerais, ce matin, au même endroit, mais que j'y retournerais par un resplendissant soleil.

MAD. DE BLAVES.

C'est juste, dès que le soleil se montre, on n'est plus seule... la lumière, c'est presque quelqu'un.

MAD. DE CHANTREUIL.

Surtout quand on y ajoute un garde chasse.

MAD. DE BLAVES.

Ah ! Dubois t'a accompagnée ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Et devine ce que nous avons trouvé là... juste à l'endroit où ce bruit de branches qui se brisaient nous a chassées.

MAD. DE BLAVES.

Quoi donc ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Ceci.

MAD. DE BLAVES (étonnée).

Une charmante tabatière !

MAD. DE CHANTREUIL.

Ça a bien fait descendre mon imagination, va !... car,

enfin, nous rêvions pour toi, ou pour moi, quelque romanesque aventure, quelque grand risque de cœur à courir... et trouver une tabatière...

MAD. DE BLAVES.

Eh bien ! ça vous rassure.

MAD. DE CHANTREUIL (souponnant).

Ça vous rassure trop.

MAD. DE BLAVES.

Bah ! est-ce que l'Empereur ne prend pas de tabac ? Quel élégant, voulant se faire bien venir aux Tuileries, se refuserait de priser ?... (*Mettant la tabatière sur une table.*) Ceci ne prouve plus l'âge, ça prouve l'ambition.

MAD. DE CHANTREUIL.

C'est vrai ; mais je ne t'ai pas tout dit... Devine quelle pensée cette trouvaille m'a fait venir ?... c'est que mon mari était peut-être de retour de sa mission d'Amérique. Tu sais qu'il est furieusement jaloux ?

MAD. DE BLAVES.

Parce qu'il est furieusement amoureux de toi et que tu es un peu coquette.

MAD. DE CHANTREUIL.

Il faut bien faire les honneurs de sa maison... Enfin, comme M. de Chantreuil a un grand goût pour le tabac d'Espagne et que je lui connais une collection de ces bijoux-ci, je ne sais quoi, comme une révélation subite, m'a fait penser que l'homme aux apparitions, c'était mon mari.

MAD. DE BLAVES.

Qui t'épierait au lieu de te sauter au cou ! est-ce qu'il serait assez ennemi de lui-même pour se donner ce retard-là ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Mon Dieu ! il y a des caractères qui aiment à taquiner le bonheur.

MAD. DE BLAVES.

Eh bien ! je dois te rassurer... l'homme aux apparitions, comme tu dis, ce n'est pas M. de Chantreuil... c'est mon cousin.

MAD. DE CHANTREUIL.

Le jeune baron de Savinien ? impossible !

MAD. DE BLAVES.

Regarde ce bouquet... et cette carte.

MAD. DE CHANTREUIL (elle lit).

Quoi ! l'inconnu ?...

MAD. DE BLAVES.

C'est mon cousin au procès.

MAD. DE CHANTREUIL.

L'inconnu y perd... et que vas-tu décider ?

MAD. DE BLAVES.

J'ai déjà agité la résolution de partir pour Paris.

MAD. DE CHANTREUIL.

Paris ! oh si tu savais comme je le désire ! tiens, ceci me fournit l'occasion d'une explication que je cherchais.

MAD. DE BLAVES.

Une explication ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Je ne veux pas que tu restes dans cette solitude.

MAD. DE BLAVES (souriant).

A cause de ma santé ?

MAD. DE CHANTREUIL.

A cause de la mienne... écoute... Jen'ai pas été dupe

de mon mari ; quand il est parti, s'il m'a confiée à toi, s'il a voulu que tu devinsses mon chaperon, pendant son absence, c'est qu'il a vu tes résolutions de retraite, après ton veuvage ; c'est qu'il a pensé que, de son départ à son retour, tu me retiendrais dans ta Chartreuse et que sa jalousie trouverait ainsi son compte à ce que je ne visse personne.

MAD. DE BLAVES.

Et il paraît que ce qui est le compte de ton mari, n'est pas le tien ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Dans son intérêt.

MAD. DE BLAVES.

Dans son intérêt ? ceci est au-dessus de ma portée...

MAD. DE CHANTREUIL.

Mon mari a pensé, par exemple, que la campagne était bonne à la fidélité conjugale.

MAD. DE BLAVES.

Il a raison ! les douces scènes de la nature, l'aspect des riants paysages, les ruisseaux qui coulent si lentement, les solitaires et discrets sentiers et tous ces murmures des frais ombrages cela endort doucement la pensée... c'est l'apaisement du cœur.

MAD. DE CHANTREUIL.

C'est le rêve de l'âme... et le premier venu qui se présente après ce rêve-là... Tiens, je t'assure que, pour la fidélité, les fonds de paysage ne valent rien.

SCENE III.

LES MÊMES, JUSTINE, *venant de la gauche.*

JUSTINE (à M^{me} de Blaves).

M^{me} de Chantreuil n'est pas chez elle.

MAD. DE CHANTREUIL (à Justine).

Tu crois ?

JUSTINE.

Pardon, je n'avais pas vu madame...

Elle va sortir.

MAD. DE BLAVES.

Ah ! mes brochures, mes journaux.

JUSTINE.

Je ne saurais les donner à madame, le hussard du colonel s'en est emparé.

MAD. DE BLAVES (très-étonnée).

Le hussard du colonel !... (*A M^{me} de Chantreuil.*)
Sais-tu ce que ça veut dire ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Oui ; j'étais préoccupée... la tabatière m'a fait oublier le colonel. Hier soir, lorsque, tout émue, tu t'es sauvée dans ta chambre, j'ai voulu faire passer à l'office, parce que, à moi, l'émotion m'ouvre l'appétit... et il s'est trouvé que tout avait été pris par le hussard du colonel, comme dit Justine... il paraît qu'il dévore tout, ce monsieur, les provisions et les journaux.

MAD. DE BLAVES.

Je ne comprends pas mieux.

MAD. DE CHANTREUIL.

Tu es venue réfugier ton veuvage à la frontière, il est tout naturel que la guerre d'Espagne t'amène un billet de logement...

Mouvement de M^{me} de Blaves. Justine sort.

SCENE IV.

M^{me} DE BLAVES, M^{me} DE CHANTREUIL.

MAD. DE BLAVES.

Tu me fais peur, avec ton billet de logement. Ainsi, voilà ma solitude troublée...

MAD. DE CHANTREUIL.

Eh ! quitte-la, ta solitude ! comment ! tu as vingt-deux ans à peine, tu es jolie, tu es riche, tu es veuve, tu t'ennuies... enfin, tu jouis de tous les avantages possibles, et au lieu d'aller reprendre dans le monde ce sceptre de la mode que tu tenais d'une façon si charmante, et que j'aimerais à te disputer de temps en temps, tu viens t'enfermer dans ce château, et, depuis dix mois, tu pleures un époux que tu n'as connu que huit jours et qui a commencé la vie de ménage par une maladresse... en se faisant tuer comme un conscrit par une balle prussienne.

MAD. DE BLAVES.

Ne me rappelle pas ce souvenir... M. de Blaves était charmant.

MAD. DE CHANTREUIL.

Eh ! vraiment, oui... trouve-moi un époux de huit jours qui ne soit pas charmant !... Les maris, vois-tu, ma chère amie, c'est un peu comme nos soieries de Lyon, ce n'est qu'à l'user qu'on peut voir si la trame en est bonne. Mais toi, qui pousse le sentiment de l'honneur jusqu'à l'extrême, tu as pris à la lettre les rêves de ton mari sur ton avenir... tu te regardes comme endettée d'un bonheur dont il n'a pas attendu les échéances.

MAD. DE BLAVES.

C'est justice !

MAD. DE CHANTREUIL.

Est-ce raison ? là, malgré les belles paroles de feu M. de Blaves, que pouvait-on attendre d'un mari qui se présente par ordre supérieur ? qui arrive avec un billet de mariage, et à peu près comme ce brutal de hier soir arrive avec un billet de logement... qui prend une femme comme il prendrait une redoute... pour obéir à son empereur !... qui débarque un beau matin chez vous et qui vous dit : « Mademoiselle, sa majesté désire que nous nous mariions, voici son ordre que je vous transmet ; dans trois jours nous serons époux, et dans huit jours je repars. » Ah ! tndieu ! je lui aurais répondu d'importance, moi, à sa majesté ! Je lui aurais dit : « Sire ! vous êtes un grand empereur, mais je suis une jolie femme... Vous faites des conquêtes, moi aussi... Traitons donc de puissance à puissance, laissez-moi disposer de ma main comme je l'entends, et épouser qui bon me semble. » Voilà ce que j'aurais répondu ; mais toi, parce que tu avais été élevée à Saint-Denis, tu as eu l'obéissance de l'épaulette.

MAD. DE BLAVES.

Je ne l'aurai plus... j'ai pris en haine les mariages par ordre.

MAD. DE CHANTREUIL.

A la bonne heure !... Dieu merci, il ne manque pas tout-à-fait d'hommes ! quoique la guerre en enlève tant pour sa consommation qu'il n'en restera bientôt plus pour la nôtre.

MAD. DE BLAVES (riant).

Comment, pour la nôtre ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Ah ! c'est juste... je suis pourvue, moi ; mais, mon mari étant absent, je suis pourvue *in-partibus*... comme les évêques sans diocèse... Et voilà une pensée qui me fait revenir sur le danger que je cours à rester aux champs. Veux-tu que je fasse faire tes malles ? Retournons à Paris et cherchons-y un bon mari pour toi-même.

MAD. DE BLAVES.

Me marier !... Et si je n'en trouvais pas ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Avec ton œil noir, ton fin sourire, ta parole spirituelle ?

MAD. DE BLAVES.

Quand on a donné des vacances à tout cela, on n'est plus de force.

MAD. DE CHANTREUIL.

Allons donc !

MAD. DE BLAVES.

Mon Dieu ! la rouille se met sur tout.

MAD. DE CHANTREUIL.

Eh bien ! on fait quelque essai.

MAD. DE BLAVES (souriant).

Sur le cousin aux apparitions ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Non, puisque dans la situation où sont les choses avec lui, ça t'engagerait et tu serais tenue de l'épouser. Attends !... j'ai de quoi te rendre la confiance... Ce colonel qui nous est tombé sous la main...

MAD. DE BLAVES.

Un brutal ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Raison de plus !... Un brutal sur lequel on passe la lime, quelle gloire ! Et celui-ci t'en donnera... Il paraît qu'il jure toujours et croit parler à ses chevaux.

MAD. DE BLAVES.

C'est bien engageant pour une femme !

MAD. DE CHANTREUIL.

Je te dis qu'on l'aurait fait exprès que ce ne serait pas mieux... Voilà qui est arrêté... agissons...

Elle sonne.

MAD. DE BLAVES.

Que vas-tu faire ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Remarque comme je sonne... Je suis convenue avec Justine d'une façon de sonner, laquelle l'avertira qu'elle ait à se transporter chez le colonel Broussard.

MAD. DE BLAVES.

Broussard !

MAD. DE CHANTREUIL.

Il a tout pour lui. Sur le compte-rendu du personnage, j'avais quelque idée de lui offrir le thé ce matin, et, en ce moment, Justine doit lui annoncer que ces dames l'attendent.

MAD. DE BLAVES.

Mais qu'allons-nous lui dire à cet homme ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Tu y penseras, car je te laisserai seule...

MAD. DE BLAVES.

Par exemple !

MAD. DE CHANTREUIL.

Oh ! rassure-toi... un homme qui s'appelle Broussard, qui est colonel de hussards, qui jure comme un mécréant, qui a peur des femmes... Allons ! allons ! je te laisse avec ton miroir... je vais voir s'il est averti...
Elle sort.

SCÈNE V.

M^{me} DE BLAVES, *seule*.

Mais tu es folle !... c'est qu'elle ne m'écoute pas !... Faire prévenir ce colonel... que je ne connais pas... Voyez à quoi elle m'expose, pourtant, avec sa légèreté !... car, enfin, me voilà forcée de le recevoir et de lui parler, maintenant... il est chez moi, l'hospitalité me fait même un devoir d'être aimable !... oh ! je suis trop bonne avec M^{me} de Chantreuil, mais un jour je me fâcherai... je...

SCÈNE VI.

M^{me} DE BLAVES, M^{me} DE CHANTREUIL.

MAD. DE CHANTREUIL.

C'est accompli... Justine lui a fait savoir par son hussard... qu'on désirait le voir... et je le crois trop honnête, malgré ses jurons, pour se faire attendre.

MAD. DE BLAVES.

Tu es insupportable ! j'ai bien envie de m'échapper ! pense donc à quoi tu m'exposes !

MAD. DE CHANTREUIL.

T'exposer ! ah ! ah ! j'espère bien qu'il n'y a que lui qui va courir des dangers ici !

MAD. DE BLAVES.

Et si tu te trompes!... si j'allais échouer... échouer devant un si petit ennemi!

MAD. DE CHANTREUIL.

Y penses-tu?... comment as-tu de ces peurs-là?...
(*Bruit.*) Tiens! je l'entends!

LE COLONEL (en dehors).

Mais sacrebleu! pourquoi as-tu dit que j'y étais, imbécile!

• MAD. DE CHANTREUIL.

Il a l'organe d'une pièce de trente-six.

MAD. DE BLAVES.

Je m'enfuis.

MAD. DE CHANTREUIL.

Garde t-en bien!... peut-être il t'a vue... le voici qui s'avance en maugréant... prépare-toi, aiguise tes armes. Il n'y a pas à se le dissimuler... tu vas faire la chasse à l'ours.

SCÈNE VII.

M^{me} DE BLAVES, LE COLONEL.

Le Colonel est en redingote boutonnée, il tient à la main son bonnet de police; il entre brusquement sans regarder M^{me} de Blaves.

LE COLONEL (à part).

Il s'agit de ne pas se laisser désarçonner; mais de se faire poliment donner son congé... (*Haut.*) Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

MAD. DE BLAVES.

Vous êtes trop poli de moitié, monsieur, il n'y a qu'une dame devant vous.

LE COLONEL.

Alors, j'aurai mal compris... pourtant il m'avait semblé que mon hussard m'avait dit : ces dames vous attendent au salon.

MAD. DE BLAVES (embarrassée).

Est-ce qu'un tête-à-tête vous ferait peur, monsieur ?

LE COLONEL.

Pas du tout, madame, ça m'est égal... seulement, comme je suis venu loger chez M^{me} de Blaves, je voudrais...

MAD. DE BLAVES.

C'est elle-même qui a l'honneur de vous recevoir, monsieur.

LE COLONEL.

Tant mieux, madame !... vous savez le proverbe : Il vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints.

MAD. DE BLAVES (à part).

Il a de la littérature.

LE COLONEL.

Enfin, vous m'avez voulu... me voici ; je suis à vos ordres.

MAD. DE BLAVES (à part).

Oh ! l'inélegant personnage ! j'ai bien envie de renoncer à mon projet, et pour commencer, je vais tout nier... (*Haut.*) Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur... c'est moi, votre hôtesse, qui suis à vos ordres... vous avez désiré me parler, sans doute ?

LE COLONEL.

Moi, madame ? pas du tout... ne m'avez-vous pas fait demander ?

MAD. DE BLAVES (air de bonne foi).

Nullement, monsieur... à moins qu'il n'y ait quelque malentendu ; et que ma femme de chambre...

LE COLONEL.

C'est bien, madame ; il n'y a pas de mal... je m'en vais... mille pardons de vous avoir dérangée... (*Il va pour sortir.*) Je vais rosser mon hussard de coups.

MAD. DE BLAVES (à elle-même).

Je ne puis pourtant pas avoir ces coups-là sur la conscience... (*Haut.*) M. le colonel, je n'en suis pas moins heureuse de ce malentendu, ne m'a-t-il pas donné occasion de saluer une personne qui a passé la nuit sous mon toit ?

LE COLONEL.

Vous êtes bien bonne, madame. (*Il va encore sortir et revient.*) Eh bien ! non, je reste ; et puisque je suis près de vous, ce ne sera pas pour rien.

MAD. DE BLAVES.

Vous êtes bien bon, à votre tour, monsieur.

LE COLONEL.

Si vous vouliez vous asseoir, madame, j'ai beaucoup de choses à vous dire, ça vous serait plus commode...

Il s'assied.

MAD. DE BLAVES (debout).

Et à vous aussi, peut-être, monsieur ?...

Elle s'assied.

LE COLONEL.

Et d'abord, j'ai des complimens à vous faire.

MAD. DE BLAVES (à part).

A la bonne heure ! il va se rattraper !... (*Haut.*) Des complimens ?

LE COLONEL.

Oui, madame, de sincères compliments !... savez-vous qu'on est admirablement couché chez vous, madame ?

MAD. DE BLAVES (après s'être remise).

Vous me flattez !

LE COLONEL.

Vos matelas sont excellents.

MAD. DE BLAVES (à part).

Il commence à m'amuser, ce monsieur.

LE COLONEL.

L'empereur avait raison de vous recommander à moi, vous êtes vraiment hospitalière.

MAD. DE BLAVES.

Comment ! Sa majesté a eu la bonté de me recommander à vous ? ConteZ-moi donc ça...

Elle rapproche sa chaise.

LE COLONEL.

J'allais vous le proposer... je suis venu exprès... êtes-vous attentive, madame ?

MAD. DE BLAVES.

Attentive et curieuse, monsieur.

LE COLONEL.

Vous savez, madame, que l'Empereur a des idées à lui... sur quoi on ne peut pas trop le chicanner ; d'abord, parce qu'il est l'empereur ; et ensuite, parce qu'il est à peu près prouvé que, depuis qu'il a eu des idées, elles lui ont servi à quelque chose.

MAD. DE BLAVES.

Ceci n'est point à contester.

LE COLONEL.

Je le crois, mordieu bien !... or donc, parmi ces idées, celle-ci lui est venue ; il s'est dit : Ma puissance paraît parfaitement établie en Europe ; les rois sont mes cousins, mais ils ne sont pas mes amis... quelques-uns ont la franchise de me faire une guerre ouverte, mais d'autres attendent leur jour, et, mystérieusement, se disposent à m'attaquer... autour de nos frontières, il y a quelque chose comme les sourds grondemens d'une colère qui n'éclate pas, mais qui se prépare, qui ne se voit pas, mais qui se pressent... (*Changeant de ton.*) Ce n'est pas de moi, au moins ceci, madame.

MAD. DE BLAVES.

Après, monsieur, après ?

LE COLONEL.

Par suite de cette pensée, l'Empereur a fait dresser...

MAD. DE BLAVES.

La carte de ces mêmes frontières ?

LE COLONEL.

Non, madame, non ; mais la liste des héritières et des veuves riches, qui ont des châteaux et des terres domaniales à la frontière.

MAD. DE BLAVES (à part).

Que dit-il ?

LE COLONEL.

Afin de les faire épouser aux officiers de son armée sur lesquels il compte le plus... « J'intéresserai ainsi leur courage à défendre doublement leur foyer, Broussard, m'a dit l'Empereur en me faisant partir ; partout où je n'aurai pas eu le temps de faire bâtir de murailles, j'établirai un nid d'aigles entre l'ennemi et la France. »

MAD. DE BLAVES (émue, se levant).

Ceci veut dire, M. le colonel?...

LE COLONEL.

Que vous êtes dans les conditions de ces veuves-là, madame.

MAD. DE BLAVES.

Est-il possible ?

LE COLONEL.

Quoique le pays ainsi fortifié ne le soit pas à la manière de Vauban, il paraît que l'Empereur y tient.

MAD. DE BLAVES.

Mais vous, monsieur, mais vous, quand vous avez pris un billet de logement ?

LE COLONEL.

C'était pour ne pas brusquer les choses... Je viens me marier avec vous, voilà tout.

MAD. DE BLAVES.

Voilà tout ?

LE COLONEL.

Voilà tout ! J'ai ce qu'il faut dans ma poche pour cela !... l'Empereur m'a commissionné.

MAD. DE BLAVES.

Commissionné !... Ah ! c'est trop fort ! on a beau être empereur... je trouve sa majesté beaucoup trop bonne, monsieur !

LE COLONEL.

Et moi aussi, madame ; car, je dois vous le dire, ce mariage ne me convient pas.

MAD. DE BLAVES (avec dignité).

Monsieur :

LE COLONEL.

Je vous prie de remarquer, madame, que depuis que je suis ici je ne vous ai pas regardée... Je sais que vous êtes jolie... Il est toujours dangereux de jouer avec le feu... c'est un parti pris, je veux mourir garçon ; ne vous offensez donc pas de ma franchise.

MAD. DE BLAVES.

La mienne égalera la vôtre, monsieur : veuillez dire à sa majesté que je vous refuse.

LE COLONEL.

Je vous remercie, madame, et je n'attendais pas moins de vous... Seulement, je ne voulais pas vous voir, j'allais partir ce matin après vous avoir laissé les ordres de l'Empereur et une lettre de moi, qui vous priaient instamment de prendre le refus sur vous... quoiqu'il y ait du danger... car vous savez que sa majesté est obstinée en diable !

MAD. DE BLAVES.

Nous lui rendrons obstination pour obstination, M. le colonel.

LE COLONEL.

Il prétend qu'il était ami de feu monsieur votre père, qu'il a succédé à ses droits, que d'ailleurs, s'il y a obstacle... il vous fera conduire à l'autel pieds et poings liés... pieds et poings liés !... vous comprenez que ça m'effraye, madame ?

MAD. DE BLAVES.

Merci de ce bon sentiment, monsieur.

LE COLONEL.

Il n'y pas de quoi, madame.

MAD. DE BLAVES.

Pieds et poings liés !... il le faudrait maintenant pour que j'y consentisse.

LE COLONEL.

Merci, à mon tour, de vos excellentes intentions, madame.

MAD. DE BLAVES.

Ah ! l'Empereur croit qu'il donnera des femmes à ses lieutenans comme il leur donne des royaumes ! On se révolte, dites-le-lui bien, monsieur... Voyez la Catalogne !

LE COLONEL.

Et vous êtes décidée à faire comme la Catalogne ? Mais vous savez qu'il y envoie du canon ?

MAD. DE BLAVES.

Ici, du moins, il trouvera la place prise... et comme les partis désespérés sont les seuls auxquels on doive se résoudre quand on est ainsi menacée... vous lui direz...

LE COLONEL.

Je lui écrirai... Sa majesté exige que je lui écrive du château de Blaves.

MAD. DE BLAVES.

Vous lui écrirez donc, du château de Blaves, que vous m'avez trouvée mariée.

LE COLONEL.

Mariée !... Oh ! ne me donnez pas de fausse joie... mariée !

MAD. DE BLAVES.

Je le serai, du moins quand ses nouveaux ordres arriveront... (*Lui montrant le bouquet.*) Si vous êtes

commissionné, monsieur, je suis munie. Tenez, j'épouse l'homme qui m'a envoyé ce bouquet.

LE COLONEL.

Un élégant ?

MAD. DE BLAVES.

Un homme avec lequel j'avais décidé que je serais brouillée ; un parent, le voisin d'à côté, qui maintenant agit comme un personnage de roman pour se rapprocher de moi.

LE COLONEL.

Et que vous aimez, madame ?

MAD. DE BLAVES.

Pas plus que je ne vous aime, monsieur.

LE COLONEL.

Ce sera un petit monsieur bien heureux... mais ça le regarde... Quant à moi, je vais, si vous le permettez, et séance tenante, écrire à sa majesté votre bon accueil et votre immuable résolution... Vous comprenez que ça me sauve.

MAD. DE BLAVES.

Comme moi, séance tenante aussi, et pour peu que vous le trouviez bon, je vais écrire à M. de Lucenay que je l'épouse... Vous comprenez que ça me sauve.

LE COLONEL.

Ça marche-t-il, madame ?

MAD. DE BLAVES.

Et vous, monsieur ?

LE COLONEL.

Ah ! dame ! écoutez, ce n'est pas facile de correspondre avec un empereur...

Il tire une pipe de sa poche et bat le briquet.

MAD. DE BLAVES.

Que faites-vous donc, monsieur ?

LE COLONEL.

Ah ! c'est ma maudite habitude... Pardon ! ne faites pas attention... Je sais bien que c'est ne pas être galant !... mais quand je cherche des idées...

MAD. DE BLAVES.

Ne vous gênez pas, monsieur, ça raffermira mon style...

Elle puise du tabac dans la tabatière qui se trouve devant elle.

LE COLONEL.

Oh ! vous prenez, madame ?

MAD. DE BLAVES.

Ne faites pas attention, colonel... Pour une femme, ce n'est pas facile d'écrire une demande en mariage... et quand je cherche des idées... En usez-vous ?

LE COLONEL (se dépêchant d'écrire).

Non, madame, non, je n'en use pas, je ne fume même plus... J'écris !... j'écris !

MAD. DE BLAVES.

Et moi de même.

LE COLONEL.

Si quelqu'un s'avisait d'écouter aux portes, il ne pourrait pas dire qu'il n'y a pas de sympathie entre nous... Voilà qui est fait.

MAD. DE BLAVES.

J'ai terminé. « A M. de Lucenay. » Vous pouvez voir qu'il n'y a pas à se dédire...

Ils échangent leurs lettres.

LE COLONEL.

Vous pouvez vous convaincre qu'il n'y a pas à revenir... (*Il lit.*) « Quand, pour terminer nos différends, vous m'offrites votre main, ceci me parut un arrangement froid et calculé... J'ai d'autres idées... je vous attends, afin de vous dire comment elles me sont venues... et comme je veux vous donner des gages contre tout retour de ma part, cette lettre, envoyée à l'avocat chargé de ma cause, vous fera rendre les pièces qui m'eussent fait gagner mon procès... (*Parlant.*) Oh! madame! vous faites des sacrifices pour moi.

MAD. DE BLAVES.

Et vous aussi. Pour moi, vous encourez la disgrâce de l'Empereur... quitte à quitte... (*On se rend les lettres. M^{me} de Blaves sourit.*) Quelqu'un!

LE COLONEL (appelant par la croisée).

Eh! La Douceur!

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE HUSSARD DU COLONEL, JUSTINE.

MAD. DE BLAVES (à Justine).

Un de mes gens au château voisin, dans un quart d'heure.

LE COLONEL (au Hussard).

Au triple galop à la ville! ceci à la poste!

MAD. DE BLAVES (de même).

Un napoléon de récompense si le retour est prompt.

LE COLONEL (de même).

Trois jours d'arrêts si tu n'expédies vite!...

Justine et le Hussard sortent.

MAD. DE BLAVES.

Et maintenant, colonel, nous n'avons plus rien à nous dire ?

LE COLONEL.

A moins de recommencer... Dans une heure je serai parti.

MAD. DE BLAVES.

Bon voyage, donc, et adieu, monsieur !

LE COLONEL.

Votre serviteur de tout mon cœur, et adieu, madame.
Il salue et sort.

SCENE IX.

M^{me} DE BLAVES, *seule*.

Oui, certainement, bon voyage ! Quel ton ! pas une parole galante ! pas un regard ! Après tout, ce qui vient de se passer est heureux... je ne voulais pas épouser par ordre... au moins, c'est de mon plein gré que je me marie... mariage de convenance !... il y en a tant ! C'est presque dommage que la discussion n'ait pas été poussée plus loin, ça devenait un mariage d'inclination. Oh ! par ces dispositions de révolte où j'étais, j'avais besoin de trouver un homme comme M. le colonel... Il a été nettement bourru, presque brutal... Il n'y a pas à se plaindre, il a bien fait les choses... trop bien, peut-être... car enfin, on a ses avantages... On disait que j'étais jolie femme, il ne l'a pas seulement remarqué... C'est singulier... ça me contrarie... C'est vrai, on a beau vouloir ne pas épouser un homme, ce n'est pas une raison pour le laisser partir avec une mauvaise opinion de soi... Et cette excellente de Chantreuil, qui s'imaginait... (*Écoulant.*) Ne l'entends-je pas monter ? J'aimerais autant avoir à lui annoncer autre chose.

SCENE X.

M^{me} DE BLAVES, M^{me} DE CHANTREUIL.

MAD. DE CHANTREUIL.

Eh bien ! notre homme est-il subjugué ? conquis ? Notre conscience est-elle en repos sur nos succès de la capitale ? Tu ne peux avoir fait un essai malheureux.

MAD. DE BLAVES (honteuse).

Des plus malheureux ! Sais-tu ce que c'est que ce M. le colonel sur lequel tu voulais que j'eusse à exercer mes forces ?

MAD. DE CHANTREUIL.

C'est le colonel Broussard, un de ces magnifiques traîneurs de sabre, dont le pied s'est posé sur tous les coins de la carte d'Europe.

MAD. DE BLAVES.

Oui, mais le colonel Broussard est encore un mari envoyé par l'Empereur.

MAD. DE CHANTREUIL.

En voici bien d'une autre !

MAD. DE BLAVES.

Commissionné, dit le nouveau postulant avec son langage de bivouac.

MAD. DE CHANTREUIL.

Oh ! mais sa majesté se met décidément dans les fournitures.

MAD. DE BLAVES.

Ah ! c'est encore un nouveau système... Bon gré, mal gré, l'Empereur marie, avec ses braves, les veuves

qui ont des possessions à la frontière... Tu comprends les motifs?...

MAD. DE CHANTREUIL.

Parfaitement! Tu te trouves dans le cas d'expropriation forcée... pour cause d'utilité publique...

MAD. DE BLAVES.

Tu ris... mais si tu savais! on m'a contraint mon opposition. Car enfin, régler son cœur sur les bulletins de la grande armée, et parce qu'un monsieur a emporté une redoute, lui livrer son avenir!

MAD. DE CHANTREUIL.

Alors, tu n'a pas cédé?

MAD. DE BLAVES.

Oh! que non pas! J'ai reçu l'envoyé comme on le doit quand on a le sentiment de sa dignité, de son indépendance. Du reste, j'y ai été aidée, et il faut dire que le futur a été enchanté de mon parti pris... il y a même poussé avec un ton, des manières... il a mis à se faire détester une obligeance...

MAD. DE CHANTREUIL.

Dont tu lui as dit combien tu étais heureuse.

MAD. DE BLAVES.

Non, non, car j'étais seulement contente... Il ne faut pas exagérer la reconnaissance.

MAD. DE CHANTREUIL.

Qu'est-ce que tu as donc à regarder de ce côté?

MAD. DE BLAVES (se regardant dans la glace).

Mon Dieu! j'examine le travail de Justine. Vois tu un peu comme elle me coiffe, à présent; les cheveux arrangés ainsi ne me vont pas du tout... mais c'est plus tôt fait... Nos gens ne songent jamais à la véritable di-

gnité d'une maîtresse de maison... car, enfin, quelqu'un peut venir... on peut avoir des visites de voisins.

MAD. DE CHANTREUIL.

Un mari à refuser, par exemple, et l'on n'est pas fâchée qu'il s'en aille avec des regrets.

MAD. DE BLAVES (écoutant).

Attends ! Est-ce que tu n'as pas entendu du bruit par là ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Si c'était ton colonel ?

MAD. DE BLAVES.

Il a juré qu'il allait partir. Pour moi, qu'il parte ou qu'il reste, je ne mettrai plus les pieds dans ce salon, quand il y viendra ; je m'exile dans ma bibliothèque... Si par hasard tu le vois, ne me fais pas venir qu'il ne s'en aille.

MAD. DE CHANTREUIL.

Mais comment t'avertir ?

MAD. DE BLAVES.

Un accord sur le piano, un signal quelconque, je comprendrai... Je m'enfuis...

Elle sort.

SCÈNE XI.

M^{me} DE CHANTREUIL, puis LE COLONEL, en costume très-élégant.

MAD. DE CHANTREUIL.

Ouais ! ceci est étrange !... ce qui me fâche, c'est que voilà un incident qui ne me conduit guère à Paris. Al-lons, je suis pour longtemps encore livrée au plaisir

pastoral de compter ici des pistils et des étamines. On vient ! Prenons l'air occupé...

Elle se met à peindre.

LE COLONEL (à part).

Ah ! ce n'est plus elle qui est là... alors...

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Je n'entends pas crier les grosses bottes.

LE COLONEL (à part).

Encore une qui n'est pas mal... j'aurais eu un château bien meublé... hum ! hum !

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Voilà un rhume qui n'a pas été pris au sérieux... OR veut que je tourne la tête.

LE COLONEL.

Hum ! hum !

MAD. DE CHANTREUIL (regardant le colonel, très-surprise).

Ah !

LE COLONEL.

Je vous ai fait peur ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Vous m'avez surpris. (*A part.*) Ce ne peut pas être le colonel... (*Haut.*) A qui ai-je l'honneur de parler ?

LE COLONEL.

J'ai bien envie de ne pas vous le dire... mon nom n'a pas fait fortune céans.

MAD. DE CHANTREUIL.

Quoi ! vous seriez M. Broussard ?

LE COLONEL.

Bon ! ma réputation m'a devancé... votre mine si

parfaitement expressive, me dit que vous êtes au courant.

MAD. DE CHANTREUIL.

Tout-à-fait au courant... je sais ce que M. le colonel Broussard est venu chercher ici.

LE COLONEL (à part).

Me voilà recommandé !

MAD. DE CHANTREUIL.

Et quant à M^{me} de Blaves, je sais par quelle combinaison économique pour les finances de l'État, sa majesté l'a portée en recette sur le budget de la guerre.

LE COLONEL.

Vous avez de l'esprit, madame !

MAD. DE CHANTREUIL.

Et vous, monsieur ?

LE COLONEL.

Ma foi non... pas si bête... (*Se reprenant.*) Pas si dupe, veux-je dire... L'esprit qu'on a ne sert qu'aux autres, il faut savoir où le placer... c'est trop de chercher à la fois ses mots et leur clientèle.

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Eh ! mais, ce n'est pas du tout ce que me disait M^{me} de Blaves !... (*Haut.*) Étiez-vous venu revoir notre châtelaine, monsieur ?

LE COLONEL (embarrassé).

Non... c'est-à-dire, oui... si vous voulez... nous nous sommes quittés si complètement d'accord... elle m'a refusé avec un si parfait empressement, que, entre nous, tout a été puisé sur l'article des égards... Cependant, au moment de monter à cheval...

MAD. DE CHANTREUIL.

A cheval ! en cet équipage ? Vous êtes donc comme les ambassadeurs qui mettent ce qu'ils ont de mieux pour leur audience de congé... mais je vous préviens que M^{me} de Blaves est enfermée chez elle... (*A part.*) Ça le contraire.

LE COLONEL.

M^{me} de Blaves est bien la maîtresse... (*Toujours embarrassé.*) J'étais venu rapporter ces brochures, ces journaux que mon housard avait trouvés de bonne prise.

MAD. DE CHANTREUIL (montrant la table).

Placez-les là... (*A part.*) Ce n'est pas ça du tout. Il est venu pour rester...

Elle le salue comme pour prendre congé.

LE COLONEL.

C'est une chose bien nécessaire, que les journaux à la campagne, madame.

MAD. DE CHANTREUIL.

Oui, monsieur, mais je vois là certains journaux pour lesquels la campagne est bien nécessaire aussi... ça les fait lire.

LE COLONEL.

C'est une occupation... et quand on y joint celle des beaux-arts... car j'en vois ici tous les attributs. Vous peignez des fleurs, vous, madame ; M^{me} de Blaves est musicienne ; ce piano...

MAD. DE CHANTREUIL.

Nous en avons fourré partout... ici, dans ma chambre ; même là-bas, au bout du jardin, dans le pavillon.

LE COLONEL (vivement).

Qui touche au mur de clôture du voisin, un monsieur avec lequel on est en correspondance télégraphique... Il désigne le bouquet, le prend, et le froisse avec une colère contenue.

MAD. DE CHANTREUIL.

Ah ! vous le connaissez ?

LE COLONEL.

Parbleu ! un rival !... (*Se reprenant.*) Du moins un concurrent... heureux... mais, bah ! vous faites semblant de ne pas être instruite... vous savez bien qu'il épouse ma future...

MAD. DE CHANTREUIL (surprise).

Il l'épouse ?

LE COLONEL.

Eh ! oui... nous avons écrit à M. de Lucenay la nouvelle de son bonheur... nous lui avons dit que nous l'attendions, que nous l'épousions...

MAD. DE CHANTREUIL.

En vérité ?

LE COLONEL.

Comment donc ! M^{me} de Blaves y a même mis de la générosité, elle s'est donné l'agrément de livrer à ce monsieur toutes les pièces d'un procès qu'elle aurait pu gagner, et cela, afin de renoncer à la chance favorable de mettre son bonheur entre mes mains.

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Pourquoi donc m'avait-elle caché cela ?... (*Haut.*) Ah ! les choses sont si avancées !

LE COLONEL (très-piqué).

Ne feignez donc pas d'ignorer ce qui s'est passé, car

vous voilà ici pour quelque chose... vous êtes en ce moment la sœur Anne de l'aventure... on s'est enfermée pour le colonel Broussard, mais pour vous, on saura bien entendre si vous ne voyez rien venir ?

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Est-ce qu'il serait jaloux ?

LE COLONEL.

De ce salon, on voit la grande route ; le courrier que nous avons envoyé va revenir avec une réponse pressée, qui sait ? avec le bien-aimé, peut-être.

MAD. DE CHANTREUIL.

Oh ! le bien-aimé !

LE COLONEL.

Le bien-aimé... *ab irato*... car, enfin, l'Empereur ayant fait un choix, ceci a tout aussitôt donné des qualités à l'homme à qui l'on ne pensait guère. On épouse M. de Lucenay pour ne pas être infidèle aux grandes traditions... par amour du fruit défendu.

MAD. DE CHANTREUIL (sérieux comique).

Prenez garde !... c'est peut-être en haine du fruit ordonné... mais, qu'importe ! puisque vous partez.

LE COLONEL (hésitant).

C'est vrai... je pars... mais... (*S'avisant tout-à-coup d'une idée.*) Votre palette n'est pas montée comme il le faudrait pour cette nuance.

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

C'est un prétexte pour rester... (*Haut.*) Vous peignez donc, monsieur ?

LE COLONEL.

Oui, quand j'étais maréchal-des-logis... en m'occupant

de travaux topographiques, et pour essayer mes pinceaux je me suis fait peintre... Votre bouquet n'obéit pas comme vous avez semblé le vouloir... il est penché, il faudrait qu'il fléchisse... vous avez supposé un peu de brise dans la plaine .. Voilà une feuille qui a l'air de s'enfuir, il faut qu'elle se détache... (*Prenant la palette.*) Permettez !...

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Le voilà installé... (*Voyant venir M^{me} de Blaves.*)
Ah ! ah !

LE COLONEL (travaillant).

Vous ne savez peut-être pas l'effet de la brise, madame ?

MAD. DE CHANTREUIL (regardant tour-à-tour M^{me} de Blaves et le Colonel).

Mais si... et quand elle souffle de certain côté, elle peut pousser bien des choses sur le même chemin.

SCÈNE XII.

M^{me} DE CHANTREUIL, LE COLONEL,
M^{me} DE BLAVES.

Le Colonel doit s'être, furtivement, aperçu de l'arrivée de
M^{me} de Blaves.

MAD. DE BLAVES.

Tu m'as appelée ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Pas du tout.

MAD. DE BLAVES.

C'est singulier... j'ai cru entendre...

MAD. DE CHANTREUIL.

Un tintement d'oreille... (*Montrant le Colonel.*) Regarde...

MAD. DE BLAVES (*feignant d'être surprise.*)

Ah !

MAD. DE CHANTREUIL (*à part.*)

Elle le savait là.

MAD. DE BLAVES (*baissant la voix.*)

Qu'est-ce qu'il fait donc ?

MAD. DE CHANTREUIL (*de même.*)

Il me corrige.

MAD. DE BLAVES (*de même.*)

Je m'en vais.

MAD. DE CHANTREUIL (*de même.*)

Bah ! puisque tu es venue... chut !

LE COLONEL (*peignant toujours, et laissant deviner son émotion à mesure qu'il parle.*)

Pour moi, madame, le but de la peinture est bien de faire ressemblant l'objet représenté, mais c'est aussi l'art d'y faire pénétrer l'émotion du peintre. La rose que vous avez à votre ceinture est parfaitement reproduite quand vous l'approchez de votre miroir, mais quelle pensée fait-elle naître en vous-même?... seulement la fidélité de la ressemblance... tandis que le peintre la prend et la regarde à la fois des yeux et de l'âme ; et, à ce moment, s'il est ému par une douce pensée, agité par une idée triste, s'il aime aujourd'hui, s'il espère pour demain, ses pinceaux obéissent et ils racontent autant ce que voit l'artiste que ce qu'il éprouve ou ce qu'il est lui-même. Je fais fléchir un peu cette branche, ces corol-

les, je les divise cruellement ; cette goutte de rosée, je la brise !... (*Il présente le tableau à M^{me} de Blaves.*) Tenez, madame, voilà une rose qui a éprouvé des malheurs.

MAD. DE BLAVES (entraînée).

C'est parfait !

LE COLONEL (feignant l'étonnement).

Vous étiez là, madame ?

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Il ne le savait pas.

LE COLONEL.

Je suis heureux que vous soyez venue avant mon départ, j'allais demander à vous revoir... (*A part.*) Si l'amie pouvait s'en aller.

MAD. DE BLAVES.

Mais, monsieur, je n'ai pas dit un mot qui dût vous faire penser que votre présence me gênait.

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Non, c'est la mienne... (*Haut, au Colonel.*) Je suis enchantée d'avoir appris votre théorie en peinture, colonel, et je vous laisse à vos adieux.

MAD. DE BLAVES (faux empressement).

Tu me quittes ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Bon ! à présent qu'il y a entre vous rupture complète... et que tu es engagée avec ton cousin Savinien.

MAD. DE BLAVES.

Quoi ! tu sais...

MAD. DE CHANTREUIL.

Tout ce qu'à de sérieux la démarche que tu viens de

faire... (*Haut, au Colonel.*) J'emporte votre rose... qui a eu des malheurs... ce me sera une leçon et un souvenir... (*A M^{me} de Blaves.*) Je vais chiffonner dans ma chambre... Adieu, colonel... (*A part.*) Ou je ne sais par cœur mon humanité, ou ces gens-ci en sont à ce qu'on appelle la réaction.

LE COLONEL (l'arrêtant).

Vous oubliez le *Journal des Modes*... le *Moniteur*.

MAD. DE CHANTREUIL (prenant les journaux).

Il paraît que l'on n'est pas fâché que je m'occupe... N'importe!... (*A part, désignant M^{me} de Blaves.*) Je saurai lui envoyer mes conseils... Adieu, colonel.

SCÈNE XIII.

LE COLONEL, M^{me} DE BLAVES.

LE COLONEL (à lui-même, regardant M^{me} de Blaves.)

C'est qu'elle est fort jolie ! l'Empereur me lavera la tête !

MAD. DE BLAVES (à part).

Il n'a pas mauvaise tournure!... (*Silence.*)

LE COLONEL (tout-à-coup).

Madame !

MAD. DE BLAVES.

Monsieur !

LE COLONEL (à part).

Je ne sais que lui dire.

MAD. DE BLAVES (à elle-même).

Est-ce que ça va commencer?...

Ils se regardent encore à la dérobée.

LE COLONEL (s'enhardissant).

Savez-vous dans quelle intention je me suis présenté de nouveau devant vous, madame ?

MAD. DE BLAVES.

Afin de nous prouver, sans doute, que vous étiez un artiste plein de talent et de goût, monsieur ?

LE COLONEL.

Vous n'y êtes pas... Je suis venu amener à vos pieds un honnête militaire, dont je pense que nous allons dire beaucoup de mal, à nous deux.

MAD. DE BLAVES.

Est-ce de vous ?

LE COLONEL.

Et de qui donc?... En pareil cas, je ne fais que mes propres affaires... J'ai dû vous paraître bien mal élevé ce matin, madame ?

MAD. DE BLAVES.

Oh !

LE COLONEL.

Pardonnez-moi, je l'ai été... je suis entré en jurant... je ne vous ai pas dit une parole de simple politesse... j'ai agi enfin comme un brutal.

MAD. DE BLAVES.

Monsieur !

LE COLONEL.

Je maintiens le mot... un brutal. Peut-être ai-je apporté ici, plus qu'il ne l'eût fallu, l'habitude des camps et la haine du mariage.

MAD. DE BLAVES.

Et ce qui concerne les mariages par ordre, je vous

ai dit mes pensées, si vous m'avez dit les vôtres... nous ne nous devons rien.

LE COLONEL.

C'est vrai ! nous nous sommes détestés de gré à gré, et à première vue... (*Se reprenant.*) Non, oh ! non pas à première vue, et vous auriez pu remarquer que, pour me donner de la force, j'ai eu la précaution de ne pas vous regarder.

MAD. DE BLAVES.

Vous voilà en faute, colonel... c'est presque un compliment, cela...

LE COLONEL.

Oh ! sans conséquence, dans notre position. Je suis, je crois, la seule personne de qui vous puissiez entendre des choses pareilles sans craindre une déclaration... après ce qui s'est passé entre nous...

MAD. DE BLAVES.

C'est juste... Tenez, colonel, pour la liberté des relations, c'est une excellente chose de savoir qu'on ne s'aime pas... qu'on ne s'aimera jamais...

LE COLONEL.

D'amour ?

MAD. DE BLAVES.

Je l'entends bien ainsi.

LE COLONEL.

A la bonne heure ! car ma grâce accordée, je réclame pour l'amitié.

MAD. DE BLAVES (gaiement).

Vraiment ?

LE COLONEL.

Ma foi, oui, madame, votre ennemi a mis bas les armes... il ne s'agit plus de mariage.

MAD. DE BLAVES.

Dieu merci !

LE COLONEL.

C'est ce que j'allais dire. Maintenant que je vous connais, il me serait trop cruel de ne plus vous revoir jamais.

MAD. DE BLAVES.

Là, véritablement ?

LE COLONEL.

Je vous en donne ma parole d'honneur... vous êtes si charmante !

MAD. DE BLAVES.

Colonel !

LE COLONEL.

Si spirituelle !

MAD. DE BLAVES.

Colonel !

LE COLONEL.

Si bonne !... si aimable !... si...

MAD. DE BLAVES.

Oh ! colonel ! vous m'accablez ; tant de compliments...

LE COLONEL.

Complimens d'ami, madame... je vous dis des vérités. (*Lui baisant la main.*) et je les appuie.

MAD. DE BLAVES.

Mais que faites-vous ? vous me baisez la main ?

LE COLONEL.

D'amitié, madame, c'est un sentiment qui tranquillise.

MAD. DE BLAVES.

Vous avez raison... (*A part.*) Il est charmant ce colonel !...

Le Colonel tient toujours la main de M^{me} de Blaves. Ils se regardent. A ce moment, dans la pièce voisine, M^{me} de Chantreuil touche du piano et accentue l'air : « Conservez bien la paix du cœur. » Mouvement de M^{me} de Blaves.

MAD. DE BLAVES (*à part*).

Un avertissement de M^{me} de Chantreuil... Comme si j'en avais besoin !

LE COLONEL (*qui a remonté la scène et écouté*).

Ne pensez-vous pas comme moi, madame ? ce refrain, qu'on dirait que le hasard nous jette, me fait réfléchir que nous venons de prendre un excellent moyen pour la conserver, la paix du cœur... c'est de ne nous aimer que comme nous venons de le conclure.

MAD. DE BLAVES.

Le fait est que ça vous donne une sécurité... un contentement de soi...

LE COLONEL.

Un bien-être intérieur... Tenez, je voudrais que mon housard qui monte Darius, ou bien Darius qui emporte mon housard, l'un ou l'autre, enfin, se fût jeté les quatre fers en l'air sur la grande route, avant d'arriver à la ville.

MAD. DE BLAVES (*souriant*).

Prenez garde ! voilà un souhait qui est sur la pente d'une déclaration.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES LE HUSSARD, *entr. int. brusquement.*

LE HUSSARD.

Votre lettre est à la poste, mon colonel.

LE COLONEL (à part).

Que le diable t'emporte!... (*Haut.*) Ah! elle est?...

LE HUSSARD.

Pour être bien sûr de la chose, j'ai mis ma main dans le guichet...

LE COLONEL (vexé).

C'est fort adroit!... (*A part.*) Je donnerais je ne sais quoi pour trouver un prétexte de l'envoyer aux arrêts.

LE HUSSARD.

Puisque vous êtes content, mon colonel, je vais donner l'avoine à Darius et fumer ma pipe...

LE COLONEL.

Ah! tu m'y fais penser... viens ça un peu!... dorénavant, tu auras la bonté de ne pas faire de mes poches de petits tiroirs à ton usage.

MAD. DE BLAVES.

Ne le grondez pas!... le voilà tout interdit.

LE COLONEL.

Non... c'est que le drôle ne se gêne pas avec moi... quand il bat mes habits ou les brosse, s'il passe à l'en-tour quelque jolie fille, et qu'il y ait un baiser à prendre, monsieur met, sans façon, ses petits meubles dans ma

poche... (*Au hussard.*) et ce matin encore, j'y ai trouvé ta pipe.

LE HUSSARD.

C'est que... *

LE COLONEL.

C'est que... lorsque nous arriverons au quartier... trois jours d'arrêt pour cela... (*A part.*) Je savais bien que je les lui donnerais!... (*Le hussard sort.*)

MAD. DE BLAVES.

Vous ne fumez donc pas, colonel?

LE COLONEL.

Moi? ça me rend malade... (*Se ressouvénant.*) Ah! j'y suis! mais, vous comprenez, quand je suis venu ce matin, comme je ne savais pas que nous nous en tiendrions à l'amitié, ayant trouvé sous ma main de quoi vous épouvanter...

MAD. DE BLAVES.

C'est donc comme moi pour cette tabatière... je vous prie de croire que...

LE COLONEL (*avec joie.*)

Vous n'en usez pas? ah! ça, mais c'est charmant de s'entendre comme ça.

MAD. DE BLAVES.

Aussi, je vais regretter maintenant votre départ si prochain.

LE COLONEL.

Bon! rien ne me presse.

MAD. DE BLAVES.

Quoi? vous me donneriez encore un jour ou deux?

LE COLONEL.

J'épuiserais volontiers mon billet de logement ; qui s'y oppose ?

MAD. DE BLAVES.

Personne que je sache... je suis ma maîtresse :

(Dans l'appartement voisin M^{me} de Chantreuil joue l'air :)

« Ah ! c'en est fait, je me marie !

(Trouble subit de M^{me} de Blaves. Le Colonel frappe du pied.)

LE COLONEL.

Ah ! c'est insupportable ! vous avez une amie bien bavarde, madame... (*Vivement, à part, remontant la scène.*) Attends ! attends ! je te ferai taire !...

Il court au piano qui est en scène ; il exécute une éclatante ritournelle et commence le premier motif d'un duo que prend avec lui M^{me} de Blaves entraînée. On exécute d'élan.

LE COLONEL (quittant le piano).

Quelle jolie voix !

MAD. DE BLAVES.

Ah ! colonel, vous vous moquez... c'est la vôtre qui est fort belle ! elle est encore plus étendue que celle de mon mari.

LE COLONEL.

Ce n'est pas le même genre, madame, ce pauvre de Blaves avait un baryton.

MAD. DE BLAVES.

Hein ? comment ! vous connaissiez mon mari ?

LE COLONEL.

Oh ! beaucoup ! ce cher camarade !... le meilleur officier de l'armée !

MAD. DE BLAVES.

Voyez donc comme ça se trouve ! Nous sommes en pays de connaissance... c'est singulier, pourtant, mon mari qui m'avait dit tous les noms de ses amis... (*Cherchant.*) Broussard !...

LE COLONEL.

Ah ! c'est que peut-être il ne m'appelait pas Broussard, lui... il avait la manie de me donner un autre nom... mon nom de soirée... et il m'appelait le comte d'Arbel.

MAD. DE BLAVES (surprise et heureuse).

Le comte d'Arbel !

LE COLONEL.

Ça vous étonne... j'étais né gentilhomme... fils d'é-migré... j'avais dix-huit ans... les armées françaises faisaient merveilles, j'allai m'y engager en me disant : « Voyons un peu comment on peut devenir comte, quand on n'est que soldat ! » je passai sous-officier, officier et vous me voyez en train de rattraper mon ancien titre.

MAD. DE BLAVES (vivement).

Mais je vous connaissais !... de réputation... le comte d'Arbel !... brave, spirituel... généreux !... disait mon mari.

LE COLONEL.

Ah ! de Blaves a tenu des propos sur mon compte ; cet excellent homme !... voilà bien de ses exagérations ! il n'est plus de ce monde pour avoir exagéré le courage.

MAD. DE BLAVES.

Et pour n'avoir pas assez pensé qu'il avait une femme.

LE COLONEL.

Voilà ce que je ne comprends pas... quitter une femme charmante, après huit jours de mariage ! et pourquoi faire, je vous le demande un peu ? Pour aller se faire tuer !... c'est d'une légèreté !...

MAD. DE BLAVES.

Hélas ! dans votre cruel état... le service...

LE COLONEL.

Le service ! le service !... Eh ! madame, on donne sa démission !

MAD. DE BLAVES (à elle-même).

Il a des sentimens d'une délicatesse...

LE COLONEL (se montrant).

Ah ! mordieu ! si j'avais été à sa place...

MAD. DE BLAVES.

Si vous aviez été à sa place?...

LE COLONEL.

J'aurais envoyé mes épaulettes à tous les diables, madame, et je ne vous aurais pas quittée !

MAD. DE BLAVES (reconnaissante).

Oh ! colonel !

LE COLONEL.

Non, madame, non, je le sens là... Tenez, je ne suis que votre ami, pourtant... eh bien ! quand je pense que dans deux jours il faudra que je m'éloigne...

MAD. DE BLAVES (souriant).

Deux jours ! je croyais que vous m'en aviez promis

trois... Écoutez, colonel, il me vient une idée... demandez un congé de semestre.

LE COLONEL.

A qui, madame, à qui ? Je ne puis m'adresser à l'Empereur... et mon imprudente lettre...

MAD. DE BLAVES (affligée).

C'est vrai... Vous me rappelez la mienne.

LE COLONEL.

Maudite vivacité !

MAD. DE BLAVES.

Maudite pétulance !... Je vous demande s'il y avait tant besoin de se presser !

LE COLONEL.

Comme si le feu était aux poudres ?...

Depuis un moment M^{me} de Chantreuil a paru ; elle écoute.

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Mais il me semble qu'il y prend !

MAD. DE BLAVES.

Comment faire, maintenant ?

LE COLONEL.

Il y aurait bien un moyen... mais...

MAD. DE BLAVES.

Lequel ?... parlez... mais parlez donc !

LE COLONEL.

Ah ! c'est que... pour que ce moyen fût bon... il faudrait...

MAD. DE BLAVES.

Il faudrait ?...

LE COLONEL..

M'aimer un peu... hein ?

MAD. DE BLAVES (évitant de répondre).

Dites votre moyen?

LE COLONEL.

Ce serait d'écrire une seconde lettre pour démentir la première.

MAD. DE CHANTREUIL (à part).

Ah ! ah !

MAD. DE BLAVES.

Après qu'on a dit à un homme : « Venez, je vous épouse, » il est bien difficile de dire : « Ne venez pas, je ne vous épouse plus ! »

LE COLONEL.

Diantre !

MAD. DE BLAVES.

Et puis, si vous avez bien lu ma lettre, il y a procès entre nous... et ce que j'ai écrit lui sera un titre.

LE COLONEL.

Si M. de Lucenay est honnête homme, il comprendra, il nous tendra la main même... s'il est avare, il se servira des armes que nous lui avons données contre nous... Nous aurons six mille livres de rentes et ma paie de colonel... c'est suffisant pour s'aimer.

MAD. DE BLAVES (enchantée).

On peut même s'aimer à moins... J'écris.

LE COLONEL.

Oh ! non, pas ici, madame !... votre amie n'aurait qu'à s'opposer... Je me méfie de son talent sur le piano...

MAD. DE BLAVES.

Vous avez raison ; je vais écrire dans mon appartement, je serai plus tranquille.

LE COLONEL.

Et moi aussi...

Il lui baise les mains. M^{me} de Blaves sort.

SCENE XV.

LE COLONEL, M^{me} DE CHANTREUIL.

LE COLONEL (saluant. Légère teinte d'ironie).

Vous avez une merveilleuse exécution, madame !

MAD. DE CHANTREUIL (même jeu).

Vous ne me la cédez pas, M. le colonel ; vous gagnez beaucoup à être connu.

LE COLONEL.

Élève de qui, madame ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Parions que vous n'avez pas du tout intention de parler musique, M. le colonel ?

LE COLONEL.

Mon Dieu, madame, je parle de tout, suivant l'occasion !... Je me suis voué dès l'enfance à cette divinité-là... et soit qu'il s'agisse d'aller à l'ennemi, soit qu'il faille absolument faire des gammes...

MAD. DE CHANTREUIL.

Savez-vous, pour parler un peu le langage qui vous a annoncé ici, que j'ai bien envie de vous chanter la vôtre ?

LE COLONEL.

J'écouterai, madame ; j'ai de l'oreille.

MAD. DE CHANTREUIL.

Et de l'âme, personne n'en doute moins que moi...
(*Changeant de ton.*) M. le comte, votre présence est un malheur.

LE COLONEL.

Un malheur ! Vous croyez donc qu'on ne m'aime pas ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Je crois que le cœur s'étonne autant que la raison... je crois qu'il s'émerveille autant que l'esprit... Mais que résultera-t-il de cette dernière surprise ?

LE COLONEL.

Ah ! ça, décidément, vous tenez donc beaucoup pour le voisin d'à côté ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Parce qu'il est maintenant maître de la fortune qu'avec assez d'imprudence et trop de promptitude M^{me} de Blaves lui a cédée.

LE COLONEL.

C'est-à-dire que pour n'être pas égoïste, vous me conseillez de ne point accepter une parole donnée dans un moment d'enthousiasme.

MAD. DE CHANTREUIL.

Dans un moment de fièvre, car tout ceci se calmera... savez-vous qu'on risque beaucoup, M. le colonel, à prendre ses émotions pour des sentimens ?

LE COLONEL.

Vous croyez m'épouvanter ?... eh bien ! non !... j'ai-

me M^{me} de Blaves... elle m'aime... elle me l'a dit avec l'accent de l'âme et de la vérité... Pour rattraper la position à laquelle elle renonce peut-être en m'épousant... je me ferai maréchal de France.

MAD. DE CHANTREUIL.

Et si l'empereur fait la paix ?

LE COLONEL.

Quand on a de l'amour, on se résigne... et, alors, nous irons bravement planter nos choux, comme on dit.

MAD. DE CHANTREUIL.

C'est une culture très-méritante... Mais quand vous aurez courbé la taille élégante de M^{me} de Blaves sur vos plates-bandes philosophiques, si une famille venait ! j'imagine que vous pensez un peu à vous en faire une... Quand on a de l'esprit et qu'on est tourné comme vous l'êtes, n'eût-on qu'une passion d'artiste, on n'est pas fâché de grouper autour de soi de petits êtres dans lesquels on se regarde vivre.

LE COLONEL.

Vous êtes mariée, madame ?

MAD. DE CHANTREUIL (tristesse comique).

On le dit... et parce que je n'ai pas quarante mille livres de rentes, mon mari voyage trop souvent, hélas ! pour le compte de l'Empereur... Pour nous être trop adorés, nous avons dédaigné l'addition... l'addition nous tue... pensez à cela !... Allons, je vous afflige, je le vois... vous voilà muet... rêvant... hésitant...

LE COLONEL.

Non... n'hésitant plus... je me brûlerai la cervelle.

MAD. DE CHANTREUIL.

Là... une belle idée!... Mais, mon Dieu ! vous autres militaires, vous ne connaissez donc que la poudre et les balles?... Est-ce que vous croyez qu'il n'y aura que vous qui ayez le cœur brisé, ici ? D'ailleurs, tout le mal vient de vous... c'est à vous de le réparer.

LE COLONEL.

Madame !

MAD. DE CHANTREUIL.

C'est votre faute... vous aviez bien affaire d'être aimable, quand vous vous étiez montré bourru... brutal... On attend un colonel de hussards mal élevé... Monsieur nous laisse espérer ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là... point du tout... Monsieur a de l'esprit de la sensibilité... Monsieur est, non-seulement brave, mais il a du talent... on ne trompe pas les gens comme ça... entendez-vous ? Vous plaidez pour, vous plaidez contre... Vous voilà bien avisé d'être un homme parfait quand nous attendions un homme détestable.

LE COLONEL.

Mon Dieu, madame, chacun fait ce qu'il peut... Mais vous avez raison... j'aurai du courage... Je n'ai pas le droit, avec mon amour, de ruiner une femme que le monde me reprocherait de lui avoir enlevée.

MAD. DE CHANTREUIL.

Bien, colonel !...

LE COLONEL.

Et cependant si, sur cette lettre que M^{me} de Blaves va écrire, M. de Lucenay se décidait à ne pas épouser ?

MAD. DE CHANTREUIL.

Mais s'il épousait ?

LE COLONEL.

Oh ! alors, j'ai promis...

MAD. DE CHANTREUIL.

Chut ! elle a entendu.

SCENE XVI.

LES MÊMES, M^{me} DE BLAVES.

MAD. DE BLAVES.

M. de Lucenay ne recevra pas ma lettre ; elle ne serait plus écoutée... celui à qui j'allais l'écrire a pris son parti.

LE COLONEL et MAD. DE CHANTREUIL.

Il accepte ?

MAD. DE BLAVES.

J'ai peur de le croire... car il est déjà arrivé.

MAD. DE CHANTREUIL.

Tu l'as vu ?

MAD. DE BLAVES.

Non, mais il est ici... il attend mes ordres, me fait-il dire, en se faisant précéder de cette lettre, que je n'ai pas eu la force de lire.

MAD. DE CHANTREUIL.

Ça se conçoit... Allons, colonel, brisez le cachet... vous devez avoir du courage... par état.

LE COLONEL (prenant la lettre).

La main me tremble !... (*Il lit.*) « Deux jeunes femmes charmantes ne doivent pas être étonnées qu'on aime à les suivre, et qu'un voisin du château ait regardé comme un précieux droit de propriété de chercher

de ce côté ses plus riantes perspectives ; mais, avec ce motif qui appartient à tout homme qui a des yeux et du goût, il y a eu un motif sérieux et, pour laisser échapper le mot, presque conjugal... » (*Échangeant un coup d'œil avec M^{me} de Chantreuil.*) Conjugal !

MAD. DE CHANTREUIL.

Conjugal... c'est clair.

LE COLONEL (lisant).

« Pardon, si je vous ai effrayées de mes rencontres toutes pleines de mystères ; pardon de mes glissades furtives dans le bois... Ici, madame, se place un aveu que j'ai trop attendu à vous faire... » (*Parlant.*) Il a attendu la dot.

MAD. DE CHANTREUIL (vivement).

L'aveu est au verso... tournez... tournez, colonel !

LE COLONEL (lisant).

« La lettre que vous venez de m'adresser est-elle bien pour moi?... » (*Parlant.*) Il ne peut croire à son bonheur !

MAD. DE BLAVES (à part).

Tournure pour accepter.

LE COLONEL (lisant).

« Cette lettre, je ne l'ai point décachetée, je n'en avais pas le droit... »

MAD. DE BLAVES.

Ceci est étrange.

LE COLONEL (vivement).

Attendez ! attendez !... (*Se dépêchant de lire.*) « Je n'ai pris le nom de Lucenay que depuis quelques jours, et par acte notarié... je suis jaloux, madame... »

MAD. DE CHANTREUIL.

Le cœur me bat !

LE COLONEL (lisant).

« Je suis jaloux, et je vous charge de dire à M^{me} de Chantreuil, aux pieds de qui vous me mettez, qu'après un voyage des plus heureux, je n'ai acheté la guérite féodale dont j'ai pris le nom qu'afin de savoir comment, en l'absence du mari, une jeune et jolie femme savait gouverner la fidélité conjugale. »

MAD. DE CHANTREUIL (prend la lettre dont elle lit la signature).

« De Chantreuil. » De Chatreuil ! je m'en doutais... Comment ! il a acheté un château pour me surveiller?... comme ça marque la confiance!...

LE COLONEL.

Ah ! ne soyez pas en colère de ce qui me fait mourir de joie, d'amour et de bonheur!... (*Il embrasse M^{me} de Blaves à plusieurs reprises. — A M^{me} de Chantreuil.*) Attendez ! attendez ! quand j'aurai fini de ce côté, j'irai du vôtre.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE (annonçant).

M. de Chantreuil !

MAD. DE CHANTREUIL (émue).

Ah ! mon Dieu !

MAD. DE BLAVES (à Justine).

Faites entrer.

MAD. DE CHANTREUIL (au Colonel).

Dépêchez-vous de m'embrasser !... tout-à-l'heure il n'y aura plus de place.

FIN.